

Voyage en Suisse

Autor(en): **Ponchon, Raoul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 40

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202704>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pria d'observation remarquable et un travailleur acharné. Par de nombreuses inventions opératoires et par ses écrits, il atteignit, comme chirurgien, un rang presque aussi élevé que le grand Ambroise Paré.

« Ce nouveau venu s'appelait *Pierre Franco*. Né à Turrier, il fuyait la Provence pour échapper aux persécutions dont les protestants étaient alors l'objet. Réfugié en Suisse, il entra aux gages de Messieurs de Berne et de Lausanne, et resta dans le Pays de Vaud pendant une quinzaine d'années.

» Franco a beaucoup lutté pour arriver à la réputation à laquelle il avait droit, ce qui explique l'épigramme de son premier traité : « Il faut endurer pour durer ».

» Il est désolé de voir le Pays de Vaud infesté de charlatans, de rhabilleurs, de vendeurs de remèdes merveilleux. Ces misérables « sont » cause que la chirurgie est tant méprisée, car « étant ignorants, et se connaissant tels, osent » ce néanmoins, sans aucune crainte de Dieu « n'y d'hommes, entreprendre de guérir toutes sortes de maladies curables et incurables, » moyennant qu'ils puissent attraper l'argent « du pauvre simple peuple, lequel ils séduisent en enchantant par leurs menées et » belles paroles au grand dommage des pauvres patients, qui sont menés bien souvent » à la mort par de tels affronteurs, qui commettent infinies larrecins en mettant en avant » leurs superstitions et charmes et qui souven- » ventes fois emploient plus de temps à charmer, après qu'ils ont fait un commencement » d'incision, qu'ils ne font en toute l'opération, » détenant cependant le pauvre patient en lan- » gueur. »

» Franco ajoute avec finesse que si les médecins et chirurgiens étaient plus instruits, il y aurait moins de charlatans.

» Oculiste renommé, Franco excellait dans l'opération de la cataracte, qui lui paraissait « la plus plaisante » de toutes. Avec lui commence la série des savants ophtalmologistes qui ont honoré et qui honorent notre pays.

» L'illustration chirurgicale du XVII^e siècle est *Guillaume Fabrice*, de Hilden, près Dusseldorf. Né en 1560, il étudia à Genève, chez Griffon, qui se rendit célèbre par la manière dont il refit le nez d'une jeune fille mutilée par son amant. Fabrice réside à Lausanne de 1596 à 1598, puis de 1600 à 1602 ; il a son pied à terre à Payerne de 1602 à 1611, s'établit pour la troisième fois à Lausanne, de 1611 à 1614, se fixe cette année-là à Berne, où il est mort en 1634.

» Sa femme, Marie Colinet, de Genève, excellait dans l'art des accouchements. Elle était aussi fort habile dans la pratique de la chirurgie. C'est elle qui, la première, eut l'idée d'extraire de l'œil d'un patient une paillette d'acier à l'aide d'un aimant.

» Fabrice de Hilden a contribué à la prospérité de Lausanne en y attirant un grand nombre de personnes atteintes de maladies des yeux. C'était un opérateur très habile, un inventeur d'instruments spéciaux, et il fut le premier à extirper le globe oculaire pour les lésions cancéreuses.

» En 1596, d'après une notice de M. Benjamin Dumur, Fabrice de Hilden extirpe une tumeur cancéreuse dont Claude de Lutry, dernier mayor (maire) de cette ville, souffrait horriblement depuis plusieurs années, et qui s'était logée dans l'œil droit. Pour cette périlleuse opération, on fait aussi venir de Genève le très docte Janus Antonius Saracenus (Sarasin), éminent philosophe et médecin du roi, et de Lausanne, le non moins docte Albertus Roscius, vieux et très expérimenté dans l'art de guérir. Tous deux admettent la nécessité de l'opération, qui d'ailleurs réussit admirablement. »

En dépit des efforts de chirurgiens tels que

Franco et que Fabrice de Hilden, les rebouteurs et les meiges continuèrent longtemps de pratiquer ouvertement. Le 5 juillet 1631, « spectacle » Jean Pécolet, ministre de Crissier, se présente devant le Conseil de la ville de Lausanne, et se plaint de ce que, dans sa paroisse, l'exécuteur de la haute justice (le bourreau) ne cesse d'aller de maison en maison soigner les malades et débiter apparemment des remèdes plus que suspects. Chose curieuse, les hauts seigneurs du Conseil écoutent ces révélations sans trop s'émouvoir et déclarent même tout net « qu'il n'y a là occasion de se scabrer ». Dans des villes importantes, à Berne, à Bâle, et ailleurs encore, on s'accommode de semblable pratique. L'exécuteur sera toutefois invité à se comporter modestement. »

Voyage en Suisse.

Nous étions, une année, en Suisse,
Un ami et moi, son complice,
Ni plus ni moins que deux Anglais,
Quand nous prit cette fantaisie
D'aller voir en leur Valaisie
Ces messieurs crétiens du Valais.

Tôt après, par un temps propice,
Nous dévalions à Saint-Maurice,
Pays entre tous merveilleux
Et le chef-lieu du crétinisme,
— S'il faut en croire le tourisme,
Nous ne pouvions espérer mieux.

Nous gagnâmes une guinguette
Où déjà le patron nous guette
En nous souhaitant bon matin.
— « Ces messieurs dîneront sans doute ? »
Nous l'interrompîmes : « Ecoutez !
Trouve-t-on ici des crétiens ? »

Mais, lui, fixant comme une cible,
Nos deux visages impassibles,
Hésita, craignant de choisir
La réponse définitive
Qui ferait de nous ses convives,
Ou nous déciderait à fuir.

Enfin, avec un bon sourire
Il prit le parti de nous dire :
Non, messieurs, non. — « C'est malheureux,
Fîmes-nous. — Oui, c'est bien dommage,
Car, afin de leur rendre hommage,
Nous n'étions venus que pour eux. »

Voilà notre bonhomme en peine,
Mais de peur de perdre l'aubaine,
Il reprit : « Restez, par pitié !
Des crétiens ! A moins que je meure,
Vous allez en voir tout à l'heure.
Je croyais que vous plaisantiez... »

Alors nous nous mîmes à table,
Tout à coup, un être minable
Entra, fichu comme Scarron,
Torticol, et biele et bancroche,
En lequel absurde fantoche
Nous reconnûmes le patron.

Il joua son rôle à merveille.
Tantôt, il se mordait l'oreille,
Tantôt, se mouchait dans les plats ;
Poussait des gloussements de poule,
Riait comme une femme saoula,
Odieusement aux éclats.

Etant, ce jour-là, d'humeur tendre,
Nous feignîmes de nous méprendre
A cet artifice enfantin,
Sans autrement lui chercher noie.
Plus tard, en réglant notre ardoise,
Nous lui dîmes : « Bravo, crétin ! »

Alors, lui : « J'ai voulu vous plaire,
Ne vous mettez pas en colère,
Mais si vous m'avez bien compris,
Vous saurez donc, jeunes novices,
Qu'il n'y a de crétiens en Suisse
Que quand il en vient de Paris. »

(Le Journal de Paris). RAOUL PONCHON.

Lo vèvo que sè remàrye.

L'avai dza zu ètà maryà on coup, Djabram
de vè la Fretàre, et vo ropondo que l'ètà tsezà
su on croufo mimero. Sa fenna, la Sabine à

Grand, lè lài avai tote fète vère, l'è po vo dere
que portàve lè tsausse et que Djabram failà
pas que repipai on mot quand la Sabine l'avai
bailli sè z'òdres. Menàve noutron coo quemet
on bèo que l'a lo dzào et pas question de sè
rebiffà sein quie gá la teimpèta que fasai. Asse-
bin Djabram l'avai tot du pacheintà et fère
quemet se l'ire à maitre. Mâ lo bon Dieu l'eût
pedhi de lo vère dinse soufri et bourmâ sa
colère ein catson et on dzo vaicé que la Sabine
attrape on coup de frâ que lài tagnai tota l'es-
toma, et, ma fâi, quauque dzo aprî l'òbliàve
de socliâ. Lo pòuro Djabram faliu que restai
tot solet et adan ie put coumandâ po lo premi-
iadzo du bin dâi z'annaie. Cein que l'è portant
que cliiau tsausse et fasant pardieu bin dein
lo tot vilho tein, à cliiau que lè z'avant baillâ
à lau fenne, de lè fère promenâ pè lo velâdzo,
à tsevu su on bourrisquo, et veri dau còtè de
la tiuva.

Eh bin ! vo le crâira p'tître pas, ma à Dja-
bram, quauque tein aprî lài faliu onn'aütra
pernetta, galéza fêmalla, bouna travaillâosa,
ma qu'avai on bocou sa tita assebin. Noutron
coo, que l'avai rein zu à preteindre po cou-
mandâ avoué la première, sè djuràve bin que
sti coup voliaé menâ stasse à l'écourdja. L'i-
rant zu po sè maryà vè lo pètaooson et du
cein ào pridzo iò lo menistre lau fasai on petit
discou. Lau desai que lo maryâdzo l'ètà que-
met 'na trâbliâ que l'a sè quatro boune piaute
et que l'è solida ; mâ, se lài a pas de l'accor,
l'è onna piauta de la trâbliâ que sè trosse et
ma fâi ie cliiotse, ie brelantse et l'affère va
mau. Djabram arâi bin voliu que lo menistre
diesse que l'hommo ètà lo lan de clia trâbliâ
et que la fenna l'ire lè piautes, dinse l'è
l'hommo que dèssai avai la manéance de
tot du que lè pllie hiaut que lè piaute. Quand
lo menistre ein arreve iò sè dit que l'hommo
dusse aïdhi sa fenna, l'amâ tot dâo lon, la
dèseinnouyi, l'eintreteni de tot, ma que la fenna
« doit être soumise à son mari », Djabram lài
fâ :

— Quemet dite-vo cein, monsu lo menistre ?
— La femme doit être soumise à son mari.
— Quemet ai-vo de ?
— La femme doit être soumise à son mari,
so lài repond lo menistre ein dèseint pllie fè,
po cein que sè crayai que l'autro ire on bocou
soriaud. Avez-vous entendu, cette fois ?
— Oh ! mè, ié prâo oïu, mâ, tot parâi, monsu
lo menistre, redite-lo vâi oncora on iâdzo bin
fè, po que ma fenna l'ouïâi bin !

MARC A LOUIS

Un gros rhume. — Ah ça ! Jacques, dit
une mère à son rejeton, quelle idée as-tu eue
de déchirer ton mouchoir de poche en deux ?
— C'est que j'ai un si gros rhume qu'un
seul mouchoir ne me suffit pas.

Ce n'est que le verre. — Dites donc, gar-
çon, cette bière est troublée comme du jus de
pruneaux !

— Monsieur fait erreur, c'est le verre seule-
ment qui est un peu sale.

Pour la bonne bouche.

FIDÈLES AU BOUILLI !

Ce n'est pas parce que le roi des gourmets,
Brillat-Savarin, n'aimait pas le bouilli que nous
voulons y renoncer. Il pensait qu'une viande
qui abandonne une partie de ses sucs est in-
capable de restaurer convenablement. « Le
bouilli, c'est de la chair moins son jus », di-
sait-il.

A présent, voilà encore que la science s'en
mêle — il faut absolument qu'elle mette son
nez, partout, au risque de nous gâter l'exis-
tence. — Un docteur vient de faire des expérien-
ces attestant — selon lui — que le bouilli
est un aliment « non seulement médiocre,
mais qui, à la longue, provoque encore une